

CHEZ SOI

Une odysée de l'espace domestique.

Mona Chollet

est journaliste au *Monde diplomatique*. Elle a notamment publié *La Tyrannie de la réalité* (Folio, 2006), *Rêves de droite. Défaire l'imaginaire sarkozyste* (Zones, 2008) et *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* (Zones, 2012 ; La Découverte, « Poches/Essais », 2015).

ZONES

Le label « Zones » est dirigé
par Grégoire Chamayou.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site **www.editions-zones.org**, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue et la plupart de nos titres, intégralement consultables en ligne et pas mal d'autres choses encore.

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2015.
Zones est un label des Éditions La Découverte.

ISBN : 978-2-35522-077-7

Conception graphique :
deValence.

Mona Chollet

Chez soi

Une odysée de l'espace domestique

Zones

1. LA MAUVAISE RÉPUTATION.

« SORS DONC UN PEU DE CETTE CHAMBRE ! »

« Le voyageur ignore s'il reviendra un jour ; le touriste, lui, pense au retour avant même de partir. » Ainsi parlait le personnage d'aventurier interprété par John Malkovich au début d'*Un thé au Sahara*, le film de Bernardo Bertolucci adapté du roman de Paul Bowles, en 1990. On voit quelles représentations cette distinction venait ranimer : le voyageur était l'être noble, intrépide, prêt à risquer sa vie avec désinvolture et à laisser le monde le malmenier autant qu'il le faudrait pour s'élancer à la rencontre de son destin ; le touriste, lui, était le bourgeois frileux, attaché à son petit confort et aux possessions matérielles, soucieux de garder le contrôle, incapable de voir son salut dans l'étrangeté, d'apprendre la leçon des horizons lointains.

Dans la salle de cinéma, à l'époque, je crois bien avoir été la seule que cette réplique sarcastique ne faisait pas rire. La réaction des autres spectateurs m'avait même un peu froissée. Parce que, pour ma part, j'étais et je suis encore une touriste, aucun doute là-dessus. À chaque départ, une crainte superstitieuse me fait redouter qu'il n'y ait pas de retour. Depuis toujours, j'adore les retours. Mes parents m'ont raconté comment, petite, lorsqu'on rentrait après les vacances d'été, à peine le seuil franchi, je courais d'une pièce à l'autre avec un sourire émerveillé, avant de filer dans le jardin pour aller saluer la forêt et la rivière. Et je me souviens très bien de cette sensation, comme du processus qui y menait. Plus tôt dans la journée, au fil des heures harassantes passées à arpenter les couloirs d'un aéroport immense, impersonnel et bondé, à charrier les bagages, à attendre interminablement, le désir du ber-

Chez soi

cail se faisait plus vif. Les mille plaisirs que je me promettais pour l'arrivée, pour le soir et pour les jours suivants dansaient dans mon esprit. Quand le train d'atterrissage se posait sur la piste, on sentait la maison désormais toute proche. Autour de nous, la familiarité de la ville retrouvée annonçait ce comble de familiarité que la maison représentait. L'impatience et l'excitation grandissaient tout au long du trajet, jusqu'à ce que la voiture s'engage dans le long chemin sans issue au bout duquel nous habitions. Lorsqu'elle s'arrêtait dans la cour, la fatigue du voyage s'était envolée.

La porte s'ouvrait, et j'étais éblouie. Notre absence nous avait déshabitués des lieux ; elle les avait enveloppés dans un torchon et les avait frottés jusqu'à les débarrasser de la poussière déposée par la routine d'une année scolaire. Je les retrouvais comme neufs, et même bien mieux que neufs, car ils irradiaient de la densité des souvenirs accumulés, du sens débordant dont ils étaient chargés à mes yeux. Je percevais tout, chaque détail et l'ensemble qu'ils formaient, avec une intensité que seule la mémoire, la plupart du temps, est capable de conférer. Je prenais conscience comme jamais de ma chance de disposer d'un tel royaume. Il semblait fourmiller de possibilités, me promettre les plus grandes voluptés, les plus grandes révélations. Aujourd'hui encore, répondre à cet appel est sans doute ce qui m'intéresse le plus dans la vie. Ce que je recherche dans le voyage, c'est la façon dont il enrichira l'*après*, plus que le voyage en lui-même. L'essentiel, pour moi, se joue dans le quotidien, dans l'ordinaire, et non dans sa suspension.

J'appartiens donc à cette espèce discrète, un rien honteuse : les casaniers, habitués à susciter autour d'eux la perplexité, voire la pitié ou l'agressivité, et qui, avec le temps, apprennent à s'accommoder stoïquement des sarcasmes de leurs proches. Un soir où des amis étaient venus dîner, mon compagnon a déchaîné l'hilarité en prétendant que les vacances avec moi, c'était du boulot, car il était obligé, pour éviter que je sois trop perturbée, de reconstituer fidèlement sur notre lieu de séjour le décor de notre salon. Je les ai laissés rire, tous, et je me suis promis de jouer les justicières – une justicière en pantoufles de feutre suédoises, ce

La mauvaise réputation

qui nous change agréablement des excités masqués chevauchant de noirs destriers. J'ai fomenté ce livre comme une vengeance, à la fois pour moi et pour mes semblables ; ceux que j'avais repérés depuis longtemps parmi mes connaissances, mais aussi ceux que mes confidences sur mon travail en cours m'ont permis de débusquer.

Dans l'introduction à sa monumentale *Histoire illustrée de la décoration intérieure*¹, le critique d'art et professeur de littérature Mario Praz divise l'humanité en deux catégories d'individus : ceux qui se soucient de leur cadre de vie et ceux qui ne s'en soucient pas. S'il admet qu'il puisse exister des dispositions intermédiaires, il doit néanmoins regarder en face cette dure réalité : il y a sur terre des gens que leur environnement domestique laisse parfaitement indifférents. Ce qui, lorsqu'il en démasque un, met à rude épreuve son ouverture d'esprit et sa tolérance. « Il ne s'intéresse pas aux maisons » : dans sa bouche, ce constat dépité équivaut à une condamnation définitive. « Qu'on me dise : "Méfie-toi, untel triche aux cartes", et je ne cille même pas ; en revanche, il m'est souvent arrivé de pâlir en découvrant pour la première fois dans leur intérieur certains amis que je connaissais depuis des années. » Car ce qui est en jeu dans ce qu'il appelle le « sens de la maison » dépasse de très loin la simple préoccupation esthétique.

LES VERTUS SURESTIMÉES DU MOUVEMENT PERPÉTUEL

Comme le renversement éphémère des hiérarchies traditionnelles lors du carnaval, l'échelle de valeurs que décrète Mario Praz ne peut cependant nous procurer qu'une revanche et un réconfort passagers. Sans compter que, dans mon cas, il y a une circonstance aggravante : je suis journaliste. Une journaliste casanière : voilà un oxymore embarrassant. Je suis à peu près aussi crédible qu'une charcutière végétarienne. Vivement que le naufrage définitif de la profession vienne mettre fin à cette situation compromettante. Après quinze ans dans le métier, dont presque dix dans

1. Mario PRAZ, *An Illustrated History of Interior Decoration. From Pompeii to Art Nouveau*, Thames & Hudson, Londres, 1964.

Chez soi

un mensuel d'information internationale, j'en ai croisé un certain nombre, de ces confrères qui rongent leur frein tant qu'ils n'ont pas un reportage en vue, dont les yeux brillent lorsqu'ils vous annoncent un départ prochain, et qui ne se sentent jamais aussi vivants que lorsqu'ils débarquent dans un pays dont ils ont tout à apprendre. Je les admire, et ils ne manquent pas de me donner des complexes. J'hésite à leur dire que la sédentarité me convient très bien. Quand je le fais, j'ai du mal à les persuader que je ne souffre pas d'un manque de curiosité, mais que je dirige simplement la mienne ailleurs.

Une fois tous les mille ans, il m'arrive de partir, moi aussi. Je le fais parce qu'un sujet présente un attrait suffisant pour m'arracher à ma tanière, mais aussi (surtout ?) par sens du devoir, pour renouer avec un semblant de normalité, pour me prouver que j'en suis capable. Peut-être aussi pour en imposer à mon entourage : comme j'ai eu l'occasion de le vérifier, annoncer « Je pars en reportage à Beyrouth » suscite chez vos interlocuteurs bien plus de « ah ! » et de « oh ! » respectueux, de commentaires enthousiastes, de « Tu me raconteras » que « Je compte passer le week-end enfermée chez moi à écrire ». Difficile, dans ces conditions, d'avouer que ces articles-là ne m'apportent pas une satisfaction aussi grande que ceux composés à partir de mes lectures et de mes ruminations. Je n'en retire pas le même sentiment d'accomplissement, la même impression d'avoir donné le meilleur de moi-même, d'avoir établi une communication aussi profonde que possible avec le lecteur. Devoir m'en tenir à raconter ce que j'ai observé m'apparaît comme une limitation frustrante.

J'aimerais bien que l'on accepte, dans le métier, d'abaisser un strapontin – ou même d'installer dans un coin une méridienne – pour les rêveurs fourvoyés tels que moi. J'aimerais bien que l'on reconnaisse leur compétence sur certains sujets, et leur contribution, même modeste, au déchiffrement de l'époque, au lieu de vouloir à tout prix les changer, comme autrefois les gauchers dans les écoles. Mais c'est une revendication peu audible, tant la mystique du terrain est puissante. Elle accrédite ce préjugé binaire : sortir c'est bien, rester assis sur sa chaise c'est mal. Le terrain garanti-

La mauvaise réputation

rait la pertinence et l'ouverture d'esprit, alors que la sédentarité dénoterait un repli coupable menant inévitablement à l'erreur et à l'abrutissement. Ce qui reflète une valorisation sociale plus générale du mouvement perpétuel et de l'arrachement à soi.

Loin de moi l'idée de contester l'intérêt et la nécessité d'aller à la rencontre des lieux et des gens, ou de cracher sur la chance que cela représente de pouvoir être payé pour le faire ; une chance que beaucoup de journalistes se battent aujourd'hui pour conserver, refusant d'être condamnés à fabriquer à la chaîne des produits calibrés, débilissants et racoleurs. C'est la figure idéale du grand reporter, récurrente dans les romans que je devrais, qui m'a donné envie de faire ce métier. Par la suite, l'expérience m'a appris ce pour quoi j'avais le plus d'aisance, ce qui me procurait le plus de plaisir, mais sans altérer outre mesure ma vision de la profession – raison pour laquelle je ne revendique pas davantage qu'un strapontin. Simplement, on s'illusionne en croyant pouvoir produire de bons professionnels rien que par un grand coup de pied au cul. Si, par exemple, les éditorialistes représentent un tel fléau dans la presse française², ce n'est pas, comme on le prétend souvent, parce qu'ils ne « sortent jamais » : c'est parce qu'ils cumulent une vertigineuse quantité de tares dont la sédentarité est franchement la moindre. La preuve en est que, lorsqu'il leur arrive de jouer les envoyés spéciaux (que l'on pense aux reportages d'anthologie publiés par Bernard-Henri Lévy dans *Le Monde*), l'air du dehors n'y change rien : calamiteux ils étaient, calamiteux ils demeurent.

Le terrain, à lui seul, ne fait pas de miracles. Nous ne sommes pas des récipients vides, des supports vierges que le nombre de kilomètres parcourus ou de pays visités viendrait emplir de clairvoyance. Relatant un voyage en Grèce qui avait changé sa vie, Henry Miller se montrait conscient de l'insuffisance du simple déplacement dans l'espace : « Le sens du voyage peut flétrir et mourir. Il est des aventuriers qui pénètrent jusqu'aux régions les plus éloignées du globe, et qui vont traînant vers un but stérile

2. Cf. Mona CHOLLET, Olivier CYRAN, Sébastien FONTENELLE et Mathias REYMOND, *Les Éditeurs*, La Découverte, Paris, 2009.

Chez soi

leur cadavre doué de mouvement³. » Le monde ne se donne jamais de manière brute, immédiate, évidente. Il exige que l'on mûrisse une vision qui permettra de l'accoucher. L'arrogance, la condescendance, les œillères idéologiques vous laissent à sa porte. Pour pouvoir y pénétrer et le restituer, il faut avoir développé un univers propre susceptible de lui faire pièce. Il faut avoir porté à incandescence certaines qualités, avoir aiguisé une capacité de perception unique. Pour mieux écouter, observer et sentir, il faut avoir lu, réfléchi, rêvé. Il faut conserver un mélange de passion, de pureté et d'honnêteté intellectuelle intransigeante, et ne jamais relâcher sa vigilance face à la tentation des grilles de lecture trop simples. Il faut aussi, lorsqu'on est journaliste, rejeter le confort facile et valorisant de l'esprit de corps, se dégager d'une culture professionnelle qui corsète et formate, savoir échapper à un milieu capable de vous rattraper n'importe où sur la planète et de vous emprisonner dans ses filets mentaux, avec ses vérités convenues.

ROUTES DE TERRE, ROUTES DE PAPIER

L'exemple du Suisse Nicolas Bouvier, devenu l'un des plus grands écrivains voyageurs du XX^e siècle, témoigne du feu d'artifice que peut produire un esprit idéalement formé lorsqu'il s'élance sur les routes – non, pas un esprit : un être. Parti en 1953 avec son ami le peintre Thierry Vernet vers la Yougoslavie, la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan pour une odyssée qui allait durer deux ans et leur inspirer un livre mythique, *L'Usage du monde*⁴, il fait preuve d'une érudition stupéfiante pour un jeune homme de vingt-cinq ans : dans les villes où ils s'arrêtent, il gagne un peu d'argent en donnant des conférences sur Montaigne ou Stendhal devant des cercles francophones sous le charme. Gamin, il a passé d'innombrables dimanches de pluie, à plat ventre sur le tapis, à dévorer « tout

3. Henry MILLER, *Le Colosse de Maroussi* [1941], traduit de l'anglais (États-Unis) par Georges Belmont, Buchet-Chastel, Paris, 2013.

4. Nicolas BOUVIER, *L'Usage du monde* [1963], dessins de Thierry Vernet, La Découverte, Paris, 2014. Ou *Œuvres*, Gallimard, « Quarto », Paris, 2004.

La mauvaise réputation

Jules Verne, Curwood, Stevenson, London, Fenimore Cooper⁵ ». Il n'est pas pour rien le fils du directeur de la Bibliothèque publique universitaire de Genève – le fils d'un homme qui, regrettant d'avoir lui-même si peu voyagé, lui avait dit dès son adolescence : « Va voir et écris-moi. » Mais, pour autant, son savoir n'a jamais été purement livresque : il le puise à toutes les sources, nobles ou moins nobles, et en fait le carburant de sa sagesse personnelle. Il ne sépare jamais le sublime du trivial, le poétique du pragmatique, la vie intellectuelle de la vie tout court.

Au passage, c'est peut-être bien cette qualité particulière que Mario Praz guette et espère à travers le « sens de la maison ». Dans un décor accueillant, intensément habité, il lit le signe d'un certain rapport à la connaissance ; le signe qu'elle irrigue toute la personne, tous les domaines de l'existence, au lieu de rester cantonnée au cerveau et au commerce des idées – les philosophes, fait-il remarquer perfidement, appartiennent souvent à la race des gens qui ne s'intéressent pas aux maisons. Ce sens, nul doute que Bouvier en était doté. L'un de ses textes tardifs est consacré à sa « chambre rouge » du Vieux-Toit, la propriété familiale de la campagne genevoise où, entre deux voyages, il a vécu et écrit pendant plus de quarante ans⁶.

Un épisode illustre son rapport très direct et pratique à la culture. Au cours d'une hibernation forcée à Tabriz, en Iran, où ils pensaient ne passer qu'une nuit et où la neige les a surpris, Vernet et lui découvrent un quatrain du poète persan Hafiz qui leur paraît saisir la quintessence de l'état nomade. Enthousiastes, ils demandent à un calligraphe de le peindre sur la carrosserie de la Fiat Topolino dans laquelle ils voyagent. Lorsqu'ils repartent, au printemps, le poème, ajouté à la taille minuscule du véhicule, fait sensation auprès des Iraniens. Bouvier raconte les scènes auxquelles donne lieu leur arrivée : « Retrouvé, aux étapes, ces meutes de curieux serrés autour de la voiture, et le flic qui déchiffre laborieusement

5. Nicolas BOUVIER, *L'Échappée belle. Éloge de quelques pérégrins*, Métropolis, Genève, 1996.

6. Nicolas BOUVIER, *La Chambre rouge*, Métropolis, Genève, 1998, ou *CŒuvres*, op. cit.

Chez soi

sement sur notre portière cette inscription qui pourrait être subversive. Dès le second vers, le public enchaîne en chœur, l'exercice se transforme en récitation murmurante, les visages grêlés s'éclairent, et les verres de thé qu'il était, tout à l'heure, impossible d'obtenir surgissent comme par enchantement⁷. » Plus tard, en Inde, continuant seul le périple, il remplace Hafiz par Rainer Maria Rilke. Mais il déplore, dans une lettre à Vernet, que l'artisan local ait peint la citation « comme une réclame Suchard » (marque de chocolat suisse) : « Il faudra ça refaire, en plus petit en plus discret. Horrible, mes excuses à Rilke⁸. » Voilà peut-être la plus juste manière de voyager : se lester de trésors partageables, emporter qui l'on est et s'en faire un sésame, au lieu de se retrancher derrière une neutralité qui, en plus d'être impossible, n'est que la mauvaise excuse de l'ignorance, de la paresse ou de la veulerie.

Vers la fin de sa vie, rendant hommage à quelques-uns de ses semblables, Bouvier lui-même soulignait que les écrivains voyageurs ne sont pas « des broussards intrépides et incultes, mais des bibliothèques d'érudition ambulante et d'immenses bouffeurs de livres⁹ ». Leur curiosité, leur intimité avec le monde se déploie par toutes les voies possibles. Le savoir livresque et l'expérience – ce qu'il appelle la connaissance « par la plante des pieds » – ne cessent de dialoguer, de s'éclairer et de se rehausser mutuellement, gagnant en ampleur jusqu'à se confondre.

Ils étaient d'ailleurs confondus, dès le départ, dans la mère de toutes les métaphores : celle de l'univers comme un livre que nous sommes appelés à déchiffrer. C'est ce que nous souffle, à l'autre bout du spectre des écrivains classés par degré de mobilité, l'un des plus sédentaires – encore que ce soit très relatif, s'agissant d'un Argentin qui a grandi en Israël et passé vingt ans au Canada : Alberto Manguel. Auteur d'une *Histoire de la lecture*¹⁰, il vit depuis

7. Nicolas BOUVIER, *L'Usage du monde*, op. cit.

8. Nicolas BOUVIER et Thierry VERNET, *Correspondance des routes croisées. 1945-1964*, texte établi, annoté et présenté par Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann, Zoé, Genève, 2010.

9. *Idem*.

10. Alberto MANGUEL, *Une histoire de la lecture* [1996], traduit de l'anglais (Canada) par Christine Le Bœuf, Actes Sud, « Babel », Arles, 2000.

La mauvaise réputation

une quinzaine d'années dans un ancien presbytère médiéval, en Poitou-Charentes, au milieu des trente-cinq mille ouvrages de sa bibliothèque. Pour lui, tout lecteur est un « Robinson en chambre ». Le texte, fait-il remarquer, « s'étend visiblement dans le passé des pages déjà lues et dans le futur de celles à venir, de même que nous pouvons voir la route déjà parcourue et deviner celle qui nous attend ¹¹ ». Chacun, en fonction de ses dispositions personnelles et des occasions qui s'offrent à lui, s'enfonce plus ou moins loin sur les routes de terre ou de papier ; mais ces routes mènent au même but. « Le sage n'a que faire de sortir de chez lui et de voyager ; c'est le sot qui cherche la marmite d'or au pied de l'arc-en-ciel, écrit Henry Miller. Mais l'un et l'autre sont inexorablement prédestinés à se rencontrer et à s'unir. Leur point de rencontre, c'est le cœur du monde, où commence et finit le Chemin ¹². »

Une vision étonnamment réductrice de l'esprit humain laisse donc croire que le voyage suffit à faire le voyageur. De même, elle empêche d'envisager que l'on puisse s'épanouir dans un environnement restreint et monotone – ou qui paraît tel au premier coup d'œil. Cette erreur, les grands aventuriers sont trop sages pour la commettre. « On peut inscrire l'universel dans une géographie limitée », rappelle Nicolas Bouvier, citant en exemple de grands romanciers qui ne sont jamais sortis de chez eux, comme la Suédoise Selma Lagerlöf, l'Albanais Ismaïl Kadaré... ou le Français Guy de Maupassant (seul un Suisse pouvait sans doute avoir la cuistrerie d'assimiler la patrie de l'universalisme à une « géographie limitée »). Les illuminations qui le frappent lors des instants de grâce qu'il connaît sur la route peuvent aussi bien, il en est conscient, « tomber comme foudre d'un ciel bleu sur l'ermitage d'un bonze ou la cellule d'un moine franciscain ». « Je n'accorde aucune supériorité à la littérature pérégrine sur celle des sédentaires, assure-t-il. Il y a des écrivains qui ont besoin de géographies et

11. Alberto MANGUEL, *Le Voyageur et la Tour. Le lecteur comme métaphore*, traduit par Christine Le Bœuf, Actes Sud, Arles, 2013.

12. Henry MILLER, *Le Colosse de Maroussi*, *op. cit.*

Chez soi

d'autres de concentration : des voyageurs et des voyants. J'appartiens à la première famille¹³. »

Inutile de s'illusionner : il ment comme un arracheur de dents. En formulant la même idée dans *L'Usage du monde*, il laissait d'ailleurs percer une fausse modestie pénible et un dédain souverain à l'égard des provinciaux autosatisfaits qui l'entouraient : « À mon retour, il s'est trouvé beaucoup de gens qui n'étaient pas partis pour me dire qu'avec un peu de fantaisie et de concentration ils voyageaient tout aussi bien sans lever le cul de leur chaise. Je les crois volontiers. Ce sont des forts. Pas moi. J'ai trop besoin de cet appoint concret qu'est le déplacement dans l'espace¹⁴. » Mais, après tout, cette duplicité de sa part n'est pas très étonnante. On parle tout de même d'un type qui, au cours des périodes où il ne pouvait pas voyager, allait s'attabler dès l'aube au buffet de la gare de Genève pour regarder les trains partir ; qui joue en maître, après l'avoir lui-même subie lorsqu'il était enfant, de la fascination produite par les lieux exotiques évoqués dans ses récits, très conscient du prestige qu'ils lui attirent. Il n'y a qu'à retourner *L'Usage du monde* et à le secouer pour qu'il en tombe, comme de la poudre d'or, de ces sonorités auxquelles l'orientalisme nous a conditionnés à vibrer : Alexandropolis, Constantinople, Smyrne, Trébizonde, Tabriz, Ispahan... (Je laisse de côté « Kaboul » et « Kandahar », qui, depuis, se sont chargés de connotations moins romantiques.) C'en est presque écœurant. Dès lors qu'il a inscrit en haut d'une feuille blanche le lieu où il se trouve, il a déjà abattu la moitié du boulot – même si ce perfectionniste torturé, qui a laissé des pages belles à pleurer sur la pauvreté et l'insuffisance fondamentales du langage, était très loin de s'en contenter. Bref, il ne *peut pas* être tout à fait sincère lorsqu'il fait ce genre de déclaration respectueuse sur la sédentarité. Mais peu importe. Autant le prendre au mot ; ça m'arrange. Écrivain voyageur ou écrivain « voyant », le mot décisif reste « écrivain ». Bouvier rappelle d'ailleurs la forte réplique de Blaise Cendrars à Pierre

13. Nicolas BOUVIER, *L'Échappée belle*, op. cit.

14. Nicolas BOUVIER, *L'Usage du monde*, op. cit.

Lazareff qui lui demandait s'il était réellement allé jusqu'à Kharbine (Mandchourie) : « Qu'est-ce que ça peut te foutre, puisque je t'y ai emmené ? »

TOURS D'IVOIRE ASSIÉGÉES

Même voyageur, l'écrivain est une sorte d'archétype du casanier. S'il n'y avait pas de longues périodes de réclusion, de routine paisible, il n'y aurait pas d'œuvre. Beaucoup de ses confrères, dit Bouvier, ont, comme lui, « de petites maisons poétiques et sauvages où le cri de la chouette descend sur le potager obscur, les dahlias, les lupins¹⁵ ». Lui-même, « contrairement au cliché paresseusement entretenu de l'écrivain voyageur », est au moins autant un « écrivain en chambre », remarque sa consœur Sylviane Dupuis ; on peut le rapprocher de Proust autant que de Cendrars¹⁶. De fait, s'il n'avait pas aussi bien rendu compte des sortilèges de l'abri, de la magie sensuelle qui y opère, je ne lui vouerais sans doute pas un amour aussi dévorant, et mes recherches pour ce livre ne m'auraient pas ramenée tout droit à lui. De Tokyo, il conclut par ces mots une lettre à Thierry Vernet et à sa femme : « Bonsoir mes croques-croques ; tout est blanc ici, la neige fait un bruit d'abeilles contre les murs de papier de ma chambre. » À son retour en Suisse, occupant quelque temps leur maison en leur absence, il leur écrit : « L'immobilité, les éclairs sur le lac, lire, bosser, dormir, écouter du Bach, les appuis faciaux, corriger des pages en sabrant des adjectifs voilà ma vie. Sédentaire avec la même passion que j'étais voyageur. [...] Vous voyez, bernard-l'ermite, escargot, j'ai cette maison dans les os, et ce soir je ne peux parler que de ça. » Parfois, ô merveille, c'est la Terre entière qui, s'inclinant devant la force d'une amitié, revêt l'apparence familière et chaleureuse d'une habitation humaine, quand, toujours de Tokyo, Bouvier s'adresse au peintre : « Je viens de lire ta lettre et bien qu'un peu

15. Nicolas BOUVIER, *L'Échappée belle*, op. cit.

16. Sylviane DUPUIS, « La chambre-matrice du *Poisson-Scorpion* », *Europe*, n° 974-975, juin-juillet 2010.

Chez soi

noir, je veux aussitôt glisser un mot sous cette grande porte qui a à présent vingt mille kilomètres de large ¹⁷. »

Les écrivains, ou les artistes en général, sont aussi les seuls casaniers socialement acceptables. Leur claustration volontaire produit un résultat tangible et leur confère un statut prestigieux, respecté (à ne pas confondre toutefois avec une profession, puisque la plupart gagnent leur vie par d'autres moyens ¹⁸). Il faut le bouclier de la renommée pour pouvoir déclarer tranquillement, comme le faisait le poète palestinien Mahmoud Darwich : « J'avoue que j'ai perdu un temps précieux dans les voyages et les relations sociales. Je tiens à présent à m'investir totalement dans ce qui me semble plus utile, c'est-à-dire l'écriture et la lecture. Sans la solitude, je me sens perdu. C'est pourquoi j'y tiens – sans me couper pour autant de la vie, du réel, des gens... Je m'organise de façon à ne pas m'engloutir dans des relations sociales parfois inintéressantes ¹⁹. »

Beaucoup, sans être artistes, éprouvent un besoin tout aussi régulier de solitude. Mais il leur sera très difficile d'en imposer la légitimité. La société continue de prendre cette revendication comme un affront. Vouloir rester chez soi, s'y trouver bien, c'est dire aux autres que certains jours – certains jours seulement –, on préfère se passer de leur compagnie ; et cela pour se consacrer à des occupations ou, pire, à des absences d'occupation qui leur paraîtront incroyablement vaniteuses ou inconsistantes. Qui oserait refuser une invitation en expliquant en toute simplicité qu'il est mieux chez lui ? On le jugera capricieux, snob, égoïste ; on l'accusera de jouer les divas, on se demandera pour qui il se prend. Mieux vaut trouver une excuse plus solide : on a du travail, on est un peu malade... À cet égard, l'humanité n'a pas évolué du plus petit soubresaut depuis Sénèque, qui faisait déjà remarquer : « Personne ne revendique le droit d'être à soi-même. On est pari-

17. Nicolas BOUVIER et Thierry VERNET, *Correspondance des routes croisées*, op. cit.

18. Cf. Bernard LAHIRE, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, La Découverte, Paris, 2006.

19. Mahmoud DARWICH, *Entretiens sur la poésie*, traduit de l'arabe (Palestine) par Farouk Mardam-Bey, Actes Sud, Arles, 2006.

La mauvaise réputation

monieux s'il s'agit de garder intact son patrimoine ; mais quand il s'agit de perdre son temps, on est prodigue dans le seul domaine où l'avarice serait honorable²⁰. » Le tort que nous nous infligeons en nous refusant le droit à ces plages régulières de quant-à-soi, de recul, de lenteur et de plénitude rêveuse, en le refusant aux autres, est incommensurable. Ce n'est pas un état productif, ou pas toujours, mais c'est un état fécond, et même vital, qui permet la respiration de l'être, son ancrage dans le monde.

En 1859, le romancier russe Ivan Gontcharov a donné à tous les casaniers leur saint patron : Oblomov, jeune aristocrate qui passe sa vie à dormir ou à rêvasser entre son lit et son divan, vêtu de sa robe de chambre. À ses yeux, aucune occasion de sortie ne peut rivaliser d'attrait avec la perspective de rester chez lui. Il y a quelque chose de très angoissant dans la totale incapacité à agir d'Oblomov, dans sa façon de se complaire dans une virtualité permanente, jouant avec les idées et les projets sans jamais en amorcer le moindre début de réalisation. Ce roman très riche a prêté à de multiples interprétations. Beaucoup ont vu dans le portrait de cet aristocrate aboulique, léthargique et décadent une prémonition de la révolution russe à venir. Impossible, pour autant, d'ignorer la force subversive du personnage, son exigence envers la vie, son idéalisme poignant. Par contraste, les visiteurs qui viennent virevolter brièvement sur son seuil avant de retourner, tout excités, à leurs intrigues mondaines ou professionnelles paraissent pitoyables, dérisoires. Volkov, par exemple, énumère chez qui il dîne chaque soir de la semaine et conclut, les yeux brillants : « Ainsi, tous les jours sont pris ! » Avant de tourner les talons : « Vraiment, il faut que je me sauve, je dois courir au moins en dix endroits. Dieu, que de plaisirs dans le monde ! » Oblomov, lui, est atterré : « Dix endroits en un seul jour ! Le malheureux. Ce n'est pas une vie. » Il s'interroge : « Où est l'homme, dans tout cela ? Pourquoi se fragmente-t-il, s'éparpille-t-il ainsi ? » Pour éconduire ceux qui voudraient l'entraîner dans ce tourbillon, il invoque – sans trop faire illusion – les seules excuses acceptables : « Je ne

20. Cité par Thierry FABRE, *Éloge de la pensée de midi*, Actes Sud, Arles, 2007.

Chez soi

me sens pas très bien. Et puis j'ai beaucoup à faire ²¹... » Auteur, quelques décennies plus tôt, de *Voyage autour de ma chambre*, Xavier de Maistre se lamentait en voyant sa réclusion arriver à son terme : « Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi ; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir ²². »

Aimer rester chez soi, c'est se singulariser, faire défection. C'est s'affranchir du regard et du contrôle social. Cette déroboade continue de susciter, y compris chez des gens plutôt ouverts d'esprit, une inquiétude obscure, une contrariété instinctive. Prendre plaisir à se calfeutrer pour plonger son nez dans un livre expose à une réprobation particulière. « Tout lecteur, passé et présent, a entendu un jour l'injonction : "Arrête de lire ! Sors, vis !" », constate Alberto Manguel. En français et en allemand, le mépris du « fou des livres », cette créature chétive et navrante, a donné naissance à l'image peu flatteuse du « rat de bibliothèque », qui, en espagnol, est une souris, et en anglais carrément un ver (*book-worm*), inspiré du véritable ver du livre, l'*Anobium pertinax* ²³. C'est un fond irréductible d'anti-intellectualisme qui s'exprime là. Ce peu de confiance et de crédit accordé à l'activité intellectuelle se retrouve dans le milieu journalistique. Il explique cette tendance à minimiser l'importance du bagage personnel que chacun se constitue et enrichit continuellement – ou pas – et à faire plutôt du terrain une sorte de *deus ex machina*. Il se manifeste en particulier à travers une expression que l'on emploie : on parle de « jus de crâne » ; non pas à propos d'un article existant, ce qui pourrait se justifier (les tissus d'élucubrations illisibles, cela existe), mais pour estimer par exemple que, sur tel sujet, il faudrait un reportage, « et pas du jus de crâne ». Que l'on juge un mode de traitement plus adapté qu'un autre, rien de plus légitime ; mais il est révélateur qu'on le formule à travers une image aussi péjorative et grossière-

21. Ivan GONTCHAROV, *Oblomov* [1859], traduit du russe par Arthur Adamov, Gallimard, « Folio Classique », Paris, 2007.

22. Xavier DE MAISTRE, *Voyage autour de ma chambre* [1794], Garnier Flammarion, Paris, 2003.

23. Alberto MANGUEL, *Le Voyageur et la Tour*, op. cit.

La mauvaise réputation

ment erronée, comme si nos cerveaux étaient des organes en bocal, situés hors d'un monde abusivement qualifié d'« extérieur ». Et comme si nos bibliothèques, nos salons, nos bureaux étaient des prisons stériles aux fenêtres aveugles, coupées du flux de la vie. Ce même anti-intellectualisme, cette même vision d'un cerveau humain incapable de fonctionner de façon satisfaisante en dehors d'un afflux continu de stimulations environnementales frénétiques, telle une balle rebondissant indéfiniment d'un bumper à l'autre sur le plateau d'un flipper, expliquent le scepticisme de ceux pour qui le fait de rester beaucoup chez soi dénote une vie pauvre, monotone, pusillanime.

PLAIDOYER POUR MON CARTON À CHAPEAUX

Non seulement on vous regardera comme une créature misérable, mais on vous soupçonnera aussi d'être un individualiste indifférent à la marche du monde, un esclave de la société de consommation uniquement soucieux de cultiver son petit confort. Indéniablement, cette attitude existe. Toute une industrie nous vend de la félicité domestique jusqu'à l'écoeurement. Aménager, équiper et décorer sa maison : ces activités sont devenues le dernier refuge, la dernière source de plaisir, de beauté et de fantaisie de millions de gens qui ne croient plus pouvoir trouver le bonheur ailleurs – et qui, malheureusement, ont quelques raisons de ne plus le croire.

On n'a pas le droit d'habiter sa maison, sous peine de se heurter à une censure immédiate. On n'a le droit que de la consommer. On retrouve là le double standard moral dont notre société est prisonnière : dureté envers soi-même, exigence de rendement, mortification et sacrifice dans la plupart des domaines de la vie ; satisfaction immédiate de tous les désirs, réconfort et consolation dans le seul domaine de la consommation. Le slogan « Parce que je le vauds bien » est unanimement considéré comme une grande réussite marketing ; mais s'il apparaissait, par exemple, sur une pancarte dans une manifestation pour la défense des retraites, il susciterait un déluge de commentaires désapprouvateurs, indignés. Vous avez droit à un shampoing brillance bourré de silico-

Chez soi

nes, mais pas à une vieillesse sereine. Vous avez droit à un canapé *king size* payable par mensualités – il est même de votre devoir d'en acquérir un –, mais pas à de longues heures de rêverie dans votre vieux fauteuil. Cette dualité, je l'ai déjà rencontrée en travaillant sur un tout autre sujet²⁴ : la philosophe américaine Susan Bordo l'invoque pour expliquer l'articulation entre anorexie et boulimie. L'anorexie, dit-elle, est du côté de l'éthique du travail et de ses valeurs de mortification, tandis que la boulimie représente un abandon sans frein à la condition de consommateur²⁵. L'alternance des deux comportements traduit l'injonction paradoxale à laquelle nous sommes soumis en permanence. Je rêve de la société entièrement nouvelle qui naîtrait si l'on parvenait à pulvériser ce cloisonnement, et à faire sortir de la sphère consumériste la conviction que nous méritons des vies dignes de ce nom.

Curieusement, l'investissement obsessionnel des produits proposés à notre convoitise, les pouvoirs presque magiques prêtés à la consommation cohabitent assez bien avec un vieux fond chrétien de condamnation du matérialisme. Dans notre inconscient rôde encore, semble-t-il, la figure idéale de François d'Assise renonçant au faste de la maison de son père, se dépouillant de ses vêtements luxueux et de toutes ses possessions pour partir sur les chemins à la rencontre de ses frères humains et de la beauté du monde naturel. Nous sommes accoutumés à valoriser le détachement par rapport aux objets, censé représenter une force. Moi qui ai tendance à confondre voyage et déménagement, et qui ne me déplace jamais sans mon carton à chapeaux, je peux témoigner de la surveillance sociale qui s'exerce à l'encontre de votre volume de bagages, et qui vous attire une sanction immédiate, sous la forme d'un commentaire acerbe, quand celui-ci est jugé excessif. La grande reporter Anne Nivat raconte qu'elle emporte en tout et pour tout un carnet de notes, des Bic et un téléphone satellite (elle

24. Mona CHOLLET, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Zones, Paris, 2012 ; La Découverte, « Poches/Essais », Paris, 2015.

25. Susan BORDO, « Reading the slender body », *Unbearable Weight. Feminism, Western Culture, and the Body* [1993], University of California Press, Berkeley, 2003.

achète ses vêtements sur place), et cette aptitude à la légèreté participe de l'admiration qu'elle suscite ²⁶.

Or, si un tel dépouillement rend assurément service sur les routes de Tchétchénie, il ne correspond pas à l'ordinaire de notre condition. Non seulement nous sommes une espèce fragile qui a besoin de toutes sortes d'artefacts pour survivre, mais nos cinq sens nous rendent profondément perméables à notre environnement matériel. Depuis vingt-cinq ans, j'ai régulièrement pris en photo mes bureaux successifs et tout ce qui s'y trouvait : livres, lampes, cahiers, images, cartes, petits mots, bougeoirs et boîtes d'encens, bols et théières, confiseries, bijoux, stylos, tubes de colle ou de crème. Quand je les regarde, ces natures mortes me replongent aussitôt, comme si je respirais un parfum, dans l'atmosphère d'une période de ma vie, dont ces décors se sont gorgés comme des éponges.

Nous sommes mal armés pour assumer à quel point il se produit une effusion de notre être dans notre cadre de vie. Au fondement de la notion de « privé », lorsqu'elle est apparue, au cours du Moyen Âge, il y avait, écrit l'ethnologue Pascal Dibie, le besoin de « circonscrire cet abri où les hommes se retirent pour dormir et serrer ce qu'ils ont de plus précieux ²⁷ ». Ce « précieux » peut s'entendre au sens de la richesse matérielle, qu'il s'agit de défendre contre plus pauvre que soi – de tous les plaisirs offerts par la maison, celui de la possession est « le plus laid », écrit Mario Praz ²⁸. Mais il peut aussi désigner un ensemble d'objets chargés de sens, de souvenirs, ou constitutifs d'un héritage. Un héritage dont ils sont le support et qu'ils symbolisent, mais qui n'est pas que matériel ; qui peut même n'avoir aucune valeur, ni pécuniaire, ni même esthétique. C'est d'ailleurs la seule circonstance atténuante que Praz est capable d'imaginer lorsqu'il frémit devant l'intérieur hideux d'un confrère : *peut-être que ces horreurs ont une valeur affective*. Cette valeur affective se révélera encore plus forte si un objet

26. « Anne Nivat : “Rester léger pour bouger vite” », Le Maine Livres, 12 août 2013, <http://lemainelivres.blogs.lemainelibre.fr>.

27. Pascal DIBIE, *Ethnologie de la chambre à coucher*, Grasset, Paris, 1987.

28. Mario PRAZ, *An Illustrated History of Interior Decoration*, op. cit.

Chez soi

représente le dernier lien avec des lieux et des êtres aimés, s'il condense en quelques centimètres et quelques grammes un monde perdu à jamais. L'attachement des migrants aux choses s'oppose ainsi au détachement des voyageurs. Les réfugiés palestiniens de 1948 conservent dans les camps les clés des maisons qu'ils ont dû abandonner ; Tsetan Kalsang, jeune Tibétaine qui a fui seule en Inde, montre à un photographe le porte-bonheur transmis par sa mère, morte quelques mois après son départ : deux perles de corail et une de turquoise, aux couleurs intenses, enfilées sur un cordon ²⁹.

Même s'ils affichent une désinvolture de bon aloi, beaucoup gardent dans un coin de leur tête, de façon plus ou moins consciente, une topographie intime de leur logement et savent exactement ce qu'ils auraient à cœur de sauver si, pour une raison ou une autre, ils devaient quitter les lieux précipitamment : les objets irremplaçables, les plus singuliers, les plus chargés de sens, ceux qui pourraient servir de première pierre pour rebâtir ailleurs cette concrétion de son identité, de son histoire, de ses aspirations, par laquelle on fait son trou dans le monde, par laquelle on ouvre des canaux entre passé et futur. Impossible, cependant, de deviner comment on réagirait si cette menace devait se concrétiser. Il y a longtemps, j'avais rencontré un jeune Californien qui vivait près de Santa Barbara. Une nuit, lorsqu'il était adolescent, un incendie avait ravagé la maison familiale. Ses parents et lui avaient pu s'enfuir à temps. Une fois en sûreté, il avait baissé les yeux pour regarder ce que, dans son affolement, il avait eu le réflexe d'attraper dans sa chambre avant de se ruer dehors. Consterné, il avait découvert qu'il tenait entre ses mains le *Petit Livre rouge* de Mao Zedong...

Plus un objet vous accompagne longtemps et plus il vous donne le sentiment de participer de votre identité, de la soutenir ; plus il vous donne le sentiment que votre environnement est vraiment *vôtre*. Il faut un long ajustement pour qu'il se crée une har-

29. « Tibetan photographer shares lonely stories of fellow exiles », NBCnews.com, 5 novembre 2014.

monie entre les diverses composantes d'un intérieur, mais aussi entre l'occupant des lieux et le décor où il évolue. « Dans une chambre digne de ce nom, les couleurs ont pris le temps de s'expliquer, de parvenir par usure et compassion réciproque à un dialogue souhaité et fructueux³⁰ », observe Nicolas Bouvier. L'écrivain américain Michael Pollan se souvient d'une table à café en noyer qui se trouvait dans le salon de ses parents lorsqu'il était enfant : des décennies plus tard, les nœuds à la surface du bois restent présents à son esprit, « aussi vivaces et intimes que des taches de naissance³¹ ». Du buste qui orne la pièce où il se tient et qui, de toutes ses possessions, est celle qui « contribue le plus » à son embellissement, Xavier de Maistre écrit : « C'est le diapason avec lequel j'accorde l'assemblage variable et discord de sensations et de perceptions qui forme mon existence³². »

La petite voiture en métal laqué, extérieur noir, intérieur rouge, que mon père m'avait achetée à la boutique du bateau lors d'une traversée entre Ancône et Corfou, lorsque j'avais quatre ans, trône toujours sur un rayonnage de la bibliothèque, au salon. Je conserve sur mon bureau, depuis vingt ans, la trousse en veau velours brun (trouée sur un côté parce qu'elle a un jour pris feu) d'une marque qui, lorsque je vivais encore en Suisse, représentait à mes yeux la quintessence de l'élégance et du raffinement parisiens ; mais aussi le carnet recouvert d'un tissu bordeaux et orné d'une étiquette rétro qu'une très chère amie grecque m'avait rapporté d'Athènes et dans lequel j'ai longtemps recopié mes citations préférées. Sans même parler des cadeaux reçus, il y a un plaisir particulier à adopter un objet qui nous a tapé dans l'œil, en profitant d'une circonstance qu'à l'avenir il nous rappellera, d'une occasion furtive, d'une fenêtre que les hasards de la vie nous ont ouverte, puis à le garder avec soi, déménagement après déménagement, en le laissant manifester sa présence et exercer son influence durant des années. C'est ce compagnonnage que décrit

30. Nicolas BOUVIER, *Le Poisson-Scorpion* [1982], Gallimard, « Folio », Paris, 1996.

31. Michael POLLAN, *A Place of My Own. The Architecture of Daydreams*, Dell Publishing, New York, 1997.

32. Xavier DE MAISTRE, *Voyage autour de ma chambre*, op. cit.

Chez soi

le sociologue Hartmut Rosa : les affaires que vous gardez longtemps, que parfois vous réparez vous-même, auxquelles vous imprimez votre marque et qui vous impriment la leur, « deviennent partie intégrante de votre expérience vécue quotidienne, de votre identité et de votre histoire. En ce sens, le moi s'étend vers le monde des choses, et les choses à leur tour deviennent des habitantes du moi ³³ ».

Aujourd'hui, cependant, l'obsolescence programmée et l'accélération de la production menacent cette appropriation. Nous changeons de vêtements, de chaussures, d'outils de travail, fait remarquer Rosa, à un rythme qui aurait médusé nos ancêtres. Il coûte souvent moins cher de remplacer un appareil que de le réparer. Sans compter que l'« usure morale » précède l'usure physique : il faut acheter du neuf parce que le marché nous soumet à une tentation à peu près irrésistible en nous proposant mieux que ce que nous avons. Ainsi, « les processus de construction de l'identité impliquant de s'approprier les choses progressivement, voire de s'attacher à elles, sont de plus en plus hypothétiques ³⁴ ». Et le monde se fait moins hospitalier. Encore une fois, la société de consommation paraît, si l'on s'en tient à une analyse superficielle, flatter nos aspirations domestiques, mais en réalité elle entrave notre capacité à habiter.

Il faut la mort, parfois, pour que l'on mesure à quel point les personnes débordent sur les choses, et réciproquement. Il paraît presque impossible de se persuader que le disparu ne va pas entrer et tirer un livre de sa bibliothèque, s'asseoir dans son fauteuil ou revenir occuper sa place à la table du déjeuner, alors qu'un décor demeuré intact parle encore de lui, de ses goûts, de ses habitudes, de sa personnalité ; alors que tout porte la marque familière de son corps et la patine des années qu'il a vécues ici : ses vêtements imprégnés de son odeur dans le placard, sa montre sur le rebord

33. Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive* [2010], traduit de l'anglais par Thomas Chaumont, La Découverte, « Théorie critique », Paris, 2012.
34. Hartmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps* [2005], traduit de l'allemand par Didier Renault, La Découverte, Paris, 2010.

du lavabo... D'où la nouvelle tragédie que représente le démantèlement d'un assemblage auquel on attribue obscurément le pouvoir de sécréter une présence. Cette présence, certes, n'advient plus jamais, mais elle donne l'impression d'être toujours sur le point de se manifester, et ce sentiment, ce « presque », si perturbant soit-il, apporte aussi un certain réconfort. La dimension magique de cette configuration exerce sur ceux qui y sont sensibles une emprise irrésistible. Certains collectionneurs, raconte Mario Praz, consacrent leur vie à rechercher, en remuant ciel et terre, les meubles et les objets d'une demeure qui ont été dispersés aux quatre vents. C'est, dit-il, comme s'ils « reconstituaient un puzzle³⁵ ». Qui sait quels champs magnétiques mystérieux ils espèrent réactiver le jour où ils apposeront la dernière pièce ?

Une telle impression d'absence, et en même temps d'empreinte très forte, se dégage des photos prises peu après la mort de Pablo Picasso dans sa propriété de Notre-Dame-de-Vie, à Mougins, par David Douglas Duncan ; le livre qui les réunit s'intitule *L'Atelier silencieux*³⁶. Les maisons d'artistes fascinent tout particulièrement, car elles sont le théâtre d'une « effusion d'être » portée à son paroxysme. Autant qu'un morceau du monde, la maison est un monde en soi : celui que son propriétaire porte dans sa tête et qu'elle matérialise. « L'être humain est le seul animal à être un artiste, et l'art d'habiter fait partie de l'art de vivre. Une demeure n'est ni un terrier ni un garage³⁷ », insiste Ivan Illich. Peintres et écrivains habitent donc en artistes parmi les artistes. L'abri de jardin où travaillait Virginia Woolf, celui de Roald Dahl, la cabane de Henry David Thoreau : à distance raisonnable du monde, ces nids solitaires impressionnent d'autant plus que leur exigüité est inversement proportionnelle aux univers qui s'y sont déployés. On les contemple pour le plaisir de découvrir ce qu'un

35. Mario PRAZ, *An Illustrated History of Interior Decoration*, op. cit.

36. David Douglas DUNCAN, *The Silent Studio*, Norton, New York, 1976 ; *L'Atelier silencieux*, Fayard, Paris, 1976.

37. Ivan ILLICH, « L'art d'habiter », *Dans le miroir du passé. Conférences et discours, 1978-1990* [1992], traduit de l'anglais par Maud Sissung et Marc Duchamp, Descartes & Cie, Paris, 1994.

Chez soi

auteur avait devant les yeux lorsqu'il a composé une œuvre qui nous importe, et pour essayer de déceler un lien entre les deux. On s'émerveille du retentissement à travers l'espace et le temps qu'a pu avoir l'humble travail de confection réalisé dans ce lieu si intime³⁸.

Car il faut le remarquer : si la société mène la vie dure aux casaniers et aux solitaires, une fois qu'ils ont fait la preuve de ce qu'ils pouvaient lui apporter, elle ne leur mégote pas son admiration. Elle oublie comme par enchantement tous ses sermons sur la nocivité mortelle d'une atmosphère confinée. L'injonction citée par Alberto Manguel, « Sors, vis ! », peut alors se changer en son exact contraire, comme l'expérimente aujourd'hui, sans doute plus qu'aucun autre, l'auteur de *fantasy* américain George R. R. Martin. Toujours en cours, sa saga du *Trône de fer*, entamée en 1996 (seize tomes parus en français) et adaptée en série par HBO, tient en haleine ses lecteurs au point que certains se laissent gagner par une hystérie presque menaçante. Lorsque, sur son blog, son assistant annonce qu'ils ont travaillé ensemble à une application iPad et iPhone dédiée à son œuvre, il doit s'empresser de préciser : « Non, l'avancement de *Winds of Winter* [le prochain tome du *Trône de fer*] n'en a pas souffert. Je l'ai obligé à le faire pendant qu'il déjeunait. Oui, il se plaint quand je l'oblige à travailler pendant le déjeuner³⁹. » Contraint de s'enfermer pour trimer sans relâche, Martin gémit qu'il ne sait pas quand il pourra à nouveau « respirer le parfum des roses⁴⁰ ». Qu'il se fende d'un billet pour raconter un voyage ou une courte escapade, et on se frappe la poitrine à l'idée de tout ce temps qu'il n'a pas passé à écrire. Bref, qu'il s'agisse de vous traîner dehors quand vous vous sentez d'humeur casanière ou de vous cloîtrer à double tour quand l'envie vous démange de vagabonder par monts et par vaux, vos semblables trouvent toujours le moyen de vous empêcher de vivre. Ayons une pensée

38. Cambria BOLD, « Famous writers' small writing sheds and off-the-grid huts », Apartment Therapy, 3 février 2011, www.apartmenttherapy.com

39. « World of ice and fire app », Not A Blog, 30 novembre 2012, <http://grmm.livejournal.com>.

40. « The beast », Not A Blog, 16 mars 2013.

pour celui ou celle qui sera le George R. R. Martin des années 2050 et qui doit pour le moment subir les remontrances de son entourage parce qu'il ou elle ne sort pas assez.

LE RECOURS À L'ANTRE

Il y a douze ans, c'était déjà un besoin de m'arrimer à la vie par des liens plus solides, de trouver des moyens de résister à la dureté des temps et à ses effets minants, qui m'avait poussée à écrire un précédent livre, dont un chapitre portait sur l'idée du foyer⁴¹. La découverte émerveillée de Gaston Bachelard, à l'époque (essentiellement *La Poétique de la rêverie* et *La Poétique de l'espace*⁴²), avait eu un effet régénérant, libérateur. Jamais je ne m'étais jetée sur un auteur avec une telle avidité ; j'avais raflé tout le rayon à la librairie en bas de chez moi. Enfin, quelqu'un, quelqu'un qui était par ailleurs un grand philosophe des sciences, un personnage doté d'une autorité indiscutable, affirmait que mon besoin régulier de repli, de solitude, d'évasion dans l'imaginaire ne relevait pas d'une tentation coupable, régressive, infantile, mais d'une pulsion essentielle, bénéfique. En y consacrant plusieurs livres – et quels livres ! –, il en proclamait la légitimité. Il me donnait l'assurance nécessaire pour combattre les assertions venimeuses et culpabilisantes de la culture dominante, les préjugés diffus qu'elle charrie, ses injonctions à se secouer, à se faire violence, à « ne pas s'écouter ». « La maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix. Il n'y a pas que les pensées et les expériences qui sanctionnent les valeurs humaines⁴³. » Peu importe les angoisses que m'inspiraient tant l'état du monde que ma propre situation : « *Respire !* » me soufflait Bachelard.

Mais c'est comme si, depuis, la noirceur qui nous assiégeait avait encore grandi, comme si elle était devenue encore plus étouffante. Il me semble vivre dans une société vermoulue, voir

41. Mona CHOLLET, « "Un lieu, je veux un lieu !" », *La Tyrannie de la réalité* [2004], Gallimard, « Folio Essais », Paris, 2006.

42. Gaston BACHELARD, *La Poétique de la rêverie* [1960], PUF, Paris, 1999 ; *La Poétique de l'espace* [1957], PUF, Paris, 2001.

43. Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, *op. cit.*

Chez soi

des illusions s'effondrer par pans entiers, n'être entourée que de formes et de structures caduques, dépassées, inopérantes. Les nuages politiques s'accumulent, on lutte contre le pressentiment d'une catastrophe, et la situation écologique empêche même de se raccrocher à l'espoir qu'après un épisode de violence généralisée on pourrait tout recommencer à zéro comme sur une belle page blanche. Sur Facebook, un jour de février 2014, l'une de mes connaissances confie qu'elle n'aurait « jamais cru vivre une époque comme celle-ci ». Il lui semble « que l'air devient irrespirable, que les amis sont rares et lointains, que la solitude est le meilleur refuge ». Peu de temps auparavant, une camarade de lycée, qui venait comme moi d'atteindre les quarante ans, me confiait combien, avec le recul, elle enviait le mode de vie insouciant et festif de ses parents dans les années 1970, lorsqu'elle-même était enfant, et combien son quotidien, en comparaison, lui semblait lourd, syncopé, angoissé. Un quotidien asphyxié par la disparition de la confiance en l'avenir.

Me voilà donc, entre mes quatre murs, tentant de préserver des vents froids du dehors une petite flamme d'enthousiasme, demandant à mes rêveries de jouer le rôle d'une baguette de sourcier, pillant la bibliothèque à la recherche de trésors de vitalité chez les auteurs qui en ont à revendre. Puisque j'y suis, autant entreprendre d'en faire le tour. Autant chercher à augmenter, en les décrivant, les pouvoirs de la maison, en même temps qu'à leur donner la dignité que la pensée leur refuse souvent. Et si une ouverture se dessinait grâce à l'exploration d'un sujet dont on croit volontiers, *a priori*, qu'il n'y a rien à dire ? Au point où j'en suis, je ne l'exclus plus. L'intellectuel Jean Sur parle du « recours à l'ancre » : « C'est par ces grottes, par ces caches que nous avons en nous qu'il faut communiquer, qu'il faut se faire présents. Pour partager les secrets, non pas d'alcôve ou d'argent – ça, ce sont des secrets de polichinelle –, mais les secrets du rêve : tout ce dont on ose rêver *en dépit de...* Et voilà qui redonne le goût de vivre⁴⁴. »

44. Mona CHOLLET, « Un intellectuel clandestin. Jean Sur, écrivain et formateur », *Peripheries.net*, mars 2003.

La mauvaise réputation

J'en tire même une morale professionnelle. Le strapontin dont je parlais, je l'ai déplié moi-même, sans attendre qu'on m'y autorise (bientôt la méridienne). Ayant vocation à rendre compte de l'état du monde, le journalisme se heurte aujourd'hui à des difficultés dans la réception de son récit. Récemment, lorsque la profession a été endeuillée par la perte de certains de ses membres, tués en Syrie, au Mali ou en Centrafrique, les hommages des confrères se sont parfois teintés d'amertume : *ils sont morts pour que vous sachiez, et vous vous en foutez*. Un sentiment de révolte compréhensible, évidemment. Mais c'est que, pour pouvoir s'intéresser à ce qui se passe dans le monde, pour avoir encore envie de le comprendre, il faut n'avoir pas perdu tout élan vital, tout espoir en l'avenir. Il faut disposer d'un minimum de repères, de répit et de stabilité dans sa propre vie, dans son propre univers. En enquêtant dans les livres, en essayant de prendre à bras-le-corps notre situation, de l'interroger, les journalistes casaniers pourraient proposer une façon de se préoccuper des aspirations du lecteur autrement qu'en lui parlant du dernier parfum ou du dernier restaurant à la mode ; et ils pourraient peut-être aussi par là rendre plus audibles les reportages de leurs collègues sur des réalités lointaines.

TABLE

INTRODUCTION. ALAMBICS EXISTENTIELS	9
1. LA MAUVAISE RÉPUTATION.	
« SORS DONC UN PEU DE CETTE CHAMBRE ! »	15
Les vertus surestimées du mouvement perpétuel	17
Routes de terre, routes de papier	20
Tours d'ivoire assiégées	25
Plaidoyer pour mon carton à chapeaux	29
Le recours à l'ancre	37
2. UNE FOULE DANS MON SALON.	
DE L'INANITÉ DES PORTES À L'ÈRE D'INTERNET	41
Un trou noir au pouvoir d'attraction irrésistible	47
Une « dilatation du moi »	54
De pauvres gens qui n'ont pas de vie ?	57
3. LA GRANDE EXPULSION.	
POUR HABITER, IL FAUT... DE L'ESPACE	63
Vies entravées	69
Comment hériter ?	76
L'ère des contorsionnistes	82
S'adapter, mais jusqu'où ?	90
Le graal de la propriété	100
Se sauver tous ensemble ou pas du tout	103

Chez soi

4. À LA RECHERCHE DES HEURES CÉLESTES.

POUR HABITER, IL FAUT... DU TEMPS	111
L'éléphant au milieu du couloir : le travail	116
Le carcan des horaires	122
Derniers bastions	128
Un coup de force dans les têtes	135
Malades de l'efficacité	139
Aperçus de la délivrance	147
Un détour par le Sud	153
Pensées enchaînées	159

5. MÉTAMORPHOSES DE LA BONICHE.

LA PATATE CHAUDE DU MÉNAGE	163
« Vous êtes comme des poubelles pour nous »	169
Moderniser l'exploitation	175
De la servante-compagne à la compagne-servante	182
« Les mains d'une femme dans la farine »	188
« Nous ne voulons rien concilier du tout »	195

6. L'HYPNOSE DU BONHEUR FAMILIAL.

HABITER, MAIS AVEC QUI ?	203
Les sirènes du conformisme	206
Vendre la famille aux femmes	211
Combats avec l'ange	221
Éloigner les hommes et les femmes	226
Les explorateurs	236
Le couple autrement	245
Vivre seul, la terreur ultime ?	249
Des familles d'amis	257

7. DES PALAIS PLEIN LA TÊTE. IMAGINER LA MAISON IDÉALE

265	265
Fantasmes et réalités	272
Bâtir ou briller	276
Abandon au tropisme japonais	284
Comment Terunobu Fujimori a sauvé mon regard	290
Une architecture pour tous ?	298
Construire, c'est se construire	309
Inventer la hutte mitoyenne	314